

JEAN GIONO

**LA CHASSE  
AU BONHEUR**

*nrf*

GALLIMARD













## *Rome que j'aime* \*

La première fois que je vais à Rome, c'est avec Antoine, un ami aussi fantaisiste que moi. Depuis Civitavecchia, nous attendons Rome. Nous pensons qu'une ville digne de ce nom doit, se doit et nous doit d'occuper l'horizon avec un certain appareil. Nous ne voyons qu'un désert couleur de paillason.

Antoine prétend finalement qu'on a dû se tromper. Comme je suis soi-disant le pilote, je lui fais remarquer qu'on n'a pas rencontré de carrefour, sauf celui du chemin de Magliana qui, sans aucun doute, n'allait pas à la capitale du monde, et qu'au surplus les bornes disent : ROMA, 18 kilomètres. « Alors, dit-il, qu'est-ce que tu en penses ? — Je n'en pense rien. » De ce temps, nous faisons les montagnes russes dans le paillason ; nous descendons dans des fonds étouffants où se cachent quelques ormes poussiéreux ; nous remontons sur des bosses pelées d'où nous ne découvrons toujours que le désert.

ROMA, 4 kilomètres. Cette fois, la plaisanterie a assez duré. Nous nous arrêtons et nous nous interrogeons. Qui trompe-t-on ? Et, est-ce que c'est malin ? A la réflexion, c'est peut-être assez malin : il n'y a qu'à voir dans quel état nous sommes.

\* Ce texte est la préface d'un album de ce titre, publié par les Éditions Sun en 1958.



Cent Babylones entassées devant nos pas ne seraient pas arrivées à nous plonger en de telles perplexités.

On repart, tout doucement, l'œil aux aguets en se disant : « Toi, ma vieille, tu ne nous auras pas. Quatre kilomètres c'est pas le bout du monde, tu dois bien être quelque part. » Tout d'un coup, nous tombons entre un mur terrible et une rangée de maisons, le souffle coupé comme dans une chute de *scenic railway* (la pente n'est pourtant pas forte) et nous nous trouvons en bas dans une pâte d'automobiles, de calèches à chevaux et de vespas en train de tourner autour d'un agent de police, blanc comme un linge de la tête aux pieds. Nous sommes tellement désorientés que nous tournons autour de lui pendant dix bonnes minutes, tant qu'à la fin, irrité de notre obstination et de notre air ahuri, il nous chasse d'un geste (romain, d'ailleurs) auquel Antoine obéit tout de suite. Nous nous rangeons le long du trottoir, devant une terrasse de café.

Nous nous étions promis toutes sortes de boissons littéraires : nous prenons deux bocks. Mon ami dit : « Bon ! Eh bien, c'est Nîmes. — Qu'est-ce qui est Nîmes ? — Ta Rome. — Voilà maintenant que cette ville est à moi ? — Oui, des platanes, des cafés et absolument rien du tout : c'est Nîmes. » Il boit son bock.

L'endroit n'a pas l'air évidemment bien formidable. Cet après-midi de quatre heures en plein été, on le voit dans toutes les villes du sud de la France (sauf à Marseille). Oui, une avenue sous l'ombrage, des terrasses de cafés où l'on boit des bocks. J'ai beau me répéter : « Nouveau venu qui cherche Rome en Rome et rien de Rome en Rome n'aperçoit... — Qu'est-ce que tu dis ? — Je me récite des vers. — Quand tu auras fini, tu pourrais peut-être essayer de trouver sur le plan un chemin qui nous mène à la Bocca di Leone. — Avoue que, pour une rue, c'est quand même un nom. — A Aix-en-Provence, il y a le boulevard du Temps-Perdu ; c'est

pas mal non plus. — Sais-tu comment s'appelle le boulevard où nous sommes? Cola di Rienzo. Ça ne te dit rien? — Ce qui me dirait, c'est que tu payes les bocks, si tu as de la monnaie. Moi, je n'ai que ces énormes billets de 10000 liras. »

Nous descendons le long de Cola di Rienzo. Je sens qu'Antoine est en train de faire un travail de Carthaginois. Il ne pardonne pas cette water-chute, cette chausse-trape qui, du plein désert nous a précipités dans le maelström, autour de l'agent de police. A chaque feu rouge, il regarde à droite et à gauche les perspectives transversales et il fait la moue. S'il ne répète pas « Nîmes, Nîmes », c'est qu'il a le sens des nuances. Il doit être en train de chercher un nom de sous-préfecture auvergnate.

Ponte Margherita. « Et après? me dit Antoine. — Après, c'est tout droit, d'après le plan. — Tout droit c'est barré, tu ne vois pas? Il y a un mur. » C'est vrai, le boulevard Cola di Rienzo a l'air de buter contre un mur, recouvert d'ailleurs d'affiches. « Immondes, ajoute Antoine. — Pas tout à fait, tu es trop sévère; ce sont des affiches comme les autres. — C'est précisément ce que je leur reproche. Avoue, au surplus que, si tu ne sais pas lire le plan d'une ville... — Allons, bon, voilà que Rome est une ville maintenant. Comme si nous étions venus ici chercher une ville!... — Et qu'est-ce qu'on est venus chercher? demande Antoine. — Ce que nous attendions, non pas depuis Civitavecchia, mais depuis que nous pensons à Rome. » Je suis bien parti et décidé à contrebattre mon Carthaginois avec un peu d'éloquence mais nous sommes arrêtés en plein milieu du boulevard et il y a déjà un moment qu'on nous « siffle » : c'est ce que nous fait comprendre un agent, également blanc comme un linge mais noir d'œil. Et d'un nouveau geste romain, il nous expédie dans la direction du mur.

« Je ne suis pas têtù, dit Antoine (c'est quand il va foncer

comme un taureau), il veut que j'aille me casser le nez contre le mur? Eh bien, j'y vais. »

Ou, plus exactement, nous y allons, et moi je trouve ça idiot! Mais, à deux mètres du mur, nous apercevons des chicanes à droite et à gauche. Nous prenons celle de droite et nous débouchons... Antoine freine brusquement et s'arrête.

Au bout d'un moment je lui dis : « C'est la Piazza del Popolo. » Il m'ignore complètement. Il ne s'est bien entendu pas arrêté dans un endroit « prévu pour », comme il dit ; il est, une fois de plus, un perturbateur de trafic : des autos qui nous frôlent, on ne se fait pas faute de nous le dire (et j'ai l'horrible impression de comprendre cet italien-là dans ses moindres subtilités) ; il ignore ces insolents. Il a appuyé ses bras nus sur le volant et, penché en avant, il regarde.

C'est la Piazza del Popolo à l'heure où la lumière d'après-midi retrouve sa gentillesse. Je ne dis strictement rien et Antoine grommelle : « Fous-moi la paix ! » Puis il embraye au pas de promenade et, toujours nonchalamment appuyé au volant, l'œil fixé non pas sur la route qu'il prétend suivre mais sur les pins du Pincio, Santa Maria dei Miracoli, Santa Maria in Montesanto, l'obélisque d'Héliopolis, les fontaines, il s'empare de la Piazza del Popolo comme si c'était un bien de famille.

Je comprends de mieux en mieux l'italien véhément des automobilistes, chauffeurs de cars, cochers et jeunes gens à vespa (il n'y a pas d'agents de police) d'autant que, naturellement, nous tournons autour de la place en sens interdit. Antoine n'en a cure ; il est à une affaire qui le requiert tout entier. Moi je fais en physiognomonie les mêmes étonnants progrès que je viens de faire en linguistique et je lis à livre ouvert sur les visages de la société qui prend des glaces devant le café à l'entrée de la Via del Babuino (où sont trois ou quatre de ces femmes devant lesquelles on ne voudrait pas être ridicule pour un empire).

Nous en sommes à notre quatrième tour à contre-courant, à notre quatrième passage sous les regards de ces trois ou quatre « natures grandioses » et c'est le moment que choisit Antoine pour me dire avec ravissement un : « Parfait, mon vieux ! » et pour me flanquer une bonne claque sur les cuisses.

\*

Un soir, nous rentrons de dîner à la Piazza Navona. Nous sommes devenus Romains de Rome. Nous n'allons pas dans les alberghi à touristes ; nous fréquentons une trattoria où on nous connaît. (On dit : « petite trattoria » dans ces cas-là.) On nous garde un saladier de ces petites figues vertes qu'on mange avec le jambon de Parme, et ce soir on nous a fait, spécialement pour nous, de la queue de bœuf. Il n'y a pas à douter de ce « spécialement pour nous ». Nous avons mangé à la table du patron et avec la patronne. Le roi n'est pas notre cousin.

« Voyons un peu si nous allons nous perdre comme la dernière fois », dit Antoine.

C'est dit de façon très délibérée : après la queue de bœuf et à la table du patron, on n'a pas le complexe du « petit poucet ». Je réponds :

« Il n'y a qu'à tourner après le palais Borghèse.

— Tu as déjà dit ça l'autre soir et on s'est bêtement retrouvés au Panthéon.

— On a tourné à gauche ; il fallait tourner à droite.

— Je m'en fous, dit Antoine, plein de mauvaise foi. J'adore me perdre dans ces rues. »

Nous déambulons dans une construction « à la Piranèse » ; de gigantesques écussons baroques avec étendards, piques, casques et tentures de pierre se perdent dans les ténèbres au-

dessus de notre tête, survolés d'étranges ponts volants, de voûtes qui n'existent peut-être pas (dans ce que nous voyons il est impossible de faire le compte de ce que nous inventons). Les rues (des ruelles sans trottoir, semblables à des corridors d'Ann Radcliffe) circulent entre d'énormes monuments dont le plus petit ferait la gloire d'une capitale ordinaire. Monuments nus et crus d'ailleurs et tels que les employaient à leur usage les Médicis, Mme Marguerite d'Autriche, sainte Agnès, les Borghèse ou même Auguste. Ces rues ne sont éclairées que par des lumignons, mais placés avec un extraordinaire sens du théâtre; et, de temps en temps, à la suite d'un long mur désert, entre deux portes cochères à cariatides, ou juste contre le museau sévère d'un palais d'empoisonneur, ces rues sont historiées de petites *trattorie* où quelques Romains immobiles mais d'époque moderne boivent du vin. Nous sommes à cinq cents pas de la place de Venise, en plein cœur de Rome, dans le quartier entre le Corso et la Via Vittorio Emmanuele, pas du tout dans un endroit excentrique

« Le Trastevere où nous étions l'autre soir, dit Antoine, est à peu près pareil mais avec un peu plus d'emphase.

— Un peu moins, tu veux dire! Piazza in Piscinula, ou du côté de Sainte-Cécile, en tout cas, Via dei Genoveri, c'est le décor de la comédie italienne; ici, c'est la tragédie cardinale : ça gueule un peu.

— Tu n'y entends rien du tout, dit Antoine. Tu te laisses impressionner par ces armes et ces chapeaux à glands. D'ailleurs, les cardinaux ne gueulent pas; apprends ça, mon vieux, ça te servira dans la vie. Par contre, ce qui gueulait l'autre soir, c'était Piazza San Cosimato.

— Il n'y avait pas le moindre bruit.

— Toute ton éducation est à refaire, dit Antoine. Qui te parle de bruit? Une grande façade basse mais rose, et d'un rose dans lequel il a fallu doser la chaux avec des sens

exquis ; au-dessus montait le clocher gris de Santa Maria in Trastevere et, autour, la place qui se déployait... Tu vois quelque chose qui se déploie toi, par ici ?

— Si tu veux quelque chose qui se déploie, retournons à Tivoli.

— Ça ne se déploie pas à Tivoli, dit Antoine, ça se déroule, sauf évidemment la vue sur la *Campagna Romana*, mais Tivoli lui-même, c'est de la tapisserie : ça se déroule.

— Tu ne lésinais pas, l'autre matin.

— Je ne lésine pas ce soir, dit Antoine, je classe : d'un côté la pierre (Villa Adriana, tiens !), de l'autre côté l'étoffe, le tissage, si tu préfères, le mélange. Une tapisserie de pins, de cyprès, de fontaines et de bassins, tu trouves que je lésine ?

— Admettons que le mot ait dépassé ma pensée. D'ailleurs, je reconnais qu'il ne dit pas ce que je veux dire. Disons que je te préfère dans tes sentiments quand tu embouteilles le Corso parce que tu as aperçu les escaliers de la Trinité des Monts du bout de la Via Condotti. La marche arrière que tu exécutes alors au milieu de tous ces Romains avec une autorité de Gaulois me remplit d'aise.

— C'était en arrivant, dit Antoine. Depuis, je me suis assis, comme toi, comme un petit Romain de Rome, dans la fontaine de la Barcaccia, et j'ai contemplé ces escaliers pendant des heures.

— Il y a en tout cas une chose dans laquelle nous sommes très accordés : c'est dans les manifestations extérieures de notre satisfaction. Au plus fort de ton enthousiasme, tu dis tout juste : " Parfait, mon vieux ! "

— Parce que je suis bien élevé, dit Antoine. Toi, tu ne dis rien.

— Mais, je te fais partager mes plaisirs. Souviens-toi de l'orage au Capitole. J'aurais pu te parler de mes rhumatismes. Nous avons contemplé tout à notre aise l'extraordi-

naire temple de nuages vers lequel montait l'escalier de Santa Maria in Aracoeli.

— J'ai préféré cet orage-là sur le Forum, dit Antoine : c'était le reflet de l'Histoire.

« A ce propos, ajoute-t-il, nous n'avons même pas parlé latin une seule fois !

— Nous ne connaissons pas le latin, ni toi ni moi.

— Non, dit Antoine, mais on connaît toujours des petits trucs comme "*Si vis pacem para bellum*". D'ailleurs, j'ai appris le latin, moi ; j'ai mon baccalauréat, moi.

« Alors, dit-il ensuite, est-ce que tu le retrouves ton fameux palais Borghèse, ou est-ce qu'on est encore perdus ? »

## *Paradis*

On a toujours cherché des paradis ; aujourd'hui de plus en plus ; on furète de tous les côtés. Un de mes correspondants imaginait le sien dans les îles d'un archipel du Pacifique. Il avait les moyens d'aller le voir de près : il s'en est payé le luxe.

Parti d'un quelconque Guayaquil, il s'extasie d'abord sur le petit rafiote rafistolé de bouts de ficelle et de papier collant qui boitille pendant des semaines dans la houle indifférente de milliers de milles d'eau déserte. C'est à peine s'il trouve le désert assez désert. « Voilà enfin qui me change de... » etc. etc. « ... la triste humanité, les foules, l'air empuanti » etc. Tout est beau. Que dis-je beau ? Il n'y a pas de mot. Les cancrelats de sa cabine ont les yeux bleus ; le mazout est un patchouli ; le halètement de la machine pousive, les trompettes de Haendel. Le prisme n'a pas assez de couleurs pour décrire ce qu'il voit : en quatre pages il emploie seize fois le mot rouge, vingt-trois fois le mot vert ; les adjectifs processionnaires s'allongent parfois sur une demi-ligne. « L'eau est si claire que... L'îlot est une petite merveille... La haute falaise de marbre qui s'élève à tribord... » (Notez tribord : il n'y a pas de paradis sans tribord — ou bâbord. Les paradis ont toujours un tribord et un bâbord.) Et combien a-t-il vu de « couleurs surnaturelles se refléter sur le ventre blanc des



oiseaux » ? Bref, il plaint les pauvres types qui, de ce temps, sont en train de « changer à Marbeuf ». Le plus triste c'est qu'il a raison.

Il débarque. Sa joie est à son comble. C'est plein de volcans ! Mais plein à la lettre : des vieux, des jeunes, des noirs, des gris, des rouges, des froids, des chauds, des grands, des petits. Certains fument, certains grondent ; les uns ne font rien ; les autres contiennent des lagunes. Avouez que ça vaut le coup ! D'autant que l'eau continue à être claire, l'îlot merveilleux, la falaise de marbre, et qu'il y a de plus en plus nettement un tribord et un bâbord.

Il n'y a pas grand-monde dans son paradis. Bien sûr ! Sinon, ce ne serait plus le paradis. Mon zèbre a évidemment tout un matériel de premier ordre, en fait de tout ce qui est nécessaire au confort des paradis insulaires : tente imperméable avec tapis de sol et tout le bazar, plus des quantités de bazars supplémentaires. Le premier type qu'il trouve sur le sable de l'arrivée, c'est un ancien soldat de l'armée allemande : grand, osseux, au visage triste, muet comme une carpe, méfiant comme un singe ; il porte des culottes courtes et des bottes qu'il s'est lui-même fabriquées avec la peau d'un taureau qu'il a tué. Il est accompagné d'une femme-bourricot qui trimballe le matériel du ménage sur son dos, et d'un petit garçon sauvage et agressif.

Il fera par la suite connaissance avec un homme « qui semble sortir d'un roman de Conrad », dit-il. Nous en sommes aux premiers jours : les adjectifs ont encore tendance à processionner, même si dans leur procession s'intercalent de loin en loin des chenilles galeuses, comme dans ce qui va suivre. Donc « sorti d'un roman de Conrad », « sinistre, à la tête d'oiseau de proie, dont la bouche édentée s'ouvrait, sans mâchoire supérieure sous un grand nez rongé d'eczémas, orné par miracle de deux touffes de moustaches hérissées en crocs. Il parlait d'une voix effroyablement nasale ».

Il y avait encore, sur cette île qui s'appelait La Fleurie, d'autres personnages avec lesquels mon chercheur de paradis fit peu à peu connaissance : un ancien pope estonien, à poil roux et à gros ventre, un Norvégien maigre et mélancolique, un nabot à grosse tête rasée qui ne pouvait exciper d'aucune nationalité existante ; deux hommes qu'un commerce quotidien dans l'isolement avait dressés haineux l'un contre l'autre et qui s'égorgeèrent finalement à coups de fourchettes. Les autorités dont dépendait l'archipel avaient également installé sur La Fleurie, dans une case en bambou, un petit bagne avec sept repris de justice et deux « confinés » politiques. Ces deux-là se disputaient inlassablement sur Nietzsche ; les sept autres silencieux et sournois passaient leur temps à chercher sur la plage des coquillages pour décorer des boîtes et des cadres de photographies qu'ils vendaient aux soldats, leurs gardiens.

Mon ami gambada un certain temps dans la compagnie de tout ce monde, s'efforçant à ne pas voir, jusqu'au moment où il décida de monter un peu sur le flanc d'un volcan où il apercevait comme de grands vergers fleuris. « Là-haut, se dit-il, je m'installe et... », tout le paradis, enfin, se trouvait dans le suspens de la phrase.

Tous les paradis, s'ils ont, comme je l'ai dit, un tribord et un bâbord, se trouvent toujours dans le suspens d'une phrase. Au moindre mot qu'on met sur eux, les paradis s'effondrent.

Voilà notre explorateur installé. La tente est superbe ; toutes les bricoles fonctionnent. Autour de lui, des cocotiers, des goyaviers, des agaves, des papayers, des maniguiers, des tamariniers, des roucouyers à ne plus savoir qu'en faire. C'est quand même autre chose que des quelques pommiers, poiriers, pêchers et autres vulgarités. On respire.

Pas longtemps. D'abord les moustiques qu'on avale à

pleine gueule si on respire trop fort. Puis quelques brumes, du froid, de l'humidité glaciale, un petit vent aussi débridé que tout ce qui existe en ces îles : un vent de paradis, un vent qui surprendrait en un lieu quelconque de la terre, mais qui est chez lui ici et en profite pour déchiqueter morceau à morceau la tente imperméable. Enfin, en pleine nuit, assaut de taureaux sauvages devant lesquels il faut fuir. Notre homme grimpe à un acacia et s'aperçoit que cet arbre décoratif est tout hérissé d'épines longues comme des dents de tigre. Il échappe aux taureaux mais il se déchire les cuisses. En descendant de l'acacia il trouve son matériel tout piétiné. Mais c'est un gars qui ne se décourage pas pour si peu. (Les chercheurs de paradis que j'ai connus ne se décourageaient jamais « pour si peu » et finissaient par vivre dans de longs enfers.) Il prend sa mésaventure du bon côté : il grelotte, il se mouille, il a peur ; il mange des mangues, des papayes, des goyaves, des trucs innommables ; il se colle des dysenteries royales et impériales ; il se décatit, il se dégonfle, il dépérit, il périclite, il s'amenuise, il se déconfit ; enfin, le voilà de nouveau en fuite devant des hordes de chiens sauvages (nous sommes bien au paradis) qui ont envie de jouer au banquet populaire avec lui.

Il se réfugie dans un petit défrichement. Il y est accueilli par un bonhomme d'aspect chétif et rageur, à lunettes, avec une chevelure de tribun, au regard dur, méfiant, aux lèvres fines et serrées, l'air prétentieux et méchant, philosophe et végétarien, bouddhiste, enfin tout. Lui aussi est venu chercher le paradis aux îles. Chez ce type-là point de salut. Il faut boulonner ; que dis-je : il faut se décarcasser. Et je te pioche, et je te charrie des pierres, et je te creuse des trous, et je te taille des sentiers au sabre d'abattis, et je te ci, et je te ça, jusqu'au jour où notre paradisiaque qui n'a même plus le temps de se gratter, rongé de puces, de moustiques et de fourmis, les doigts de pieds infectés de ces tiques qui

pénètrent profondément entre les orteils pour aller pondre leurs œufs dans la chair fraîche, jusqu'au jour, dis-je, où notre gars rassemble ses dernières forces pour fuir le philosophe et redescendre au port.

Le rafiote qui l'avait amené ne revient que dans trois mois. Il revient et il ne peut pas le prendre : les Suédois qui exploitaient une lagune salée dans une autre île déménagent et ont pris toutes les places. Le voilà obligé à vivre trois mois de plus dans son paradis. Je vous fais grâce de ces trois mois : vous n'y croiriez pas.

Je reçois tous les jours des lettres : « Je travaille dans une usine (dans un bureau, dans un laboratoire, dans un magasin, dans un commerce, dans une administration, dans un ministère), ma vie est triste. J'aimerais vivre dans un pays de soleil, au soleil, au grand air, libre, m'épanouir, respirer. Je n'ai pas de métier mais j'ai de la bonne volonté, de la force, de la jeunesse. Je ferai n'importe quoi... » Non ! On ne fait pas n'importe quoi. Au surplus, la première personne qu'on rencontre en débarquant au paradis, c'est soi-même.



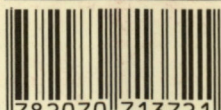
JEAN GIONO

**La chasse au bonheur**

Comme dans *Les terrasses de l'île d'Elbe* et *Les trois arbres de Palzem*, Giono, dans ce nouveau recueil de chroniques, jongle entre le présent et le passé. Le moindre incident d'aujourd'hui fait surgir, comme une source intarissable, des souvenirs, des histoires, des personnages. Ecrits à la fin de sa vie, entre 1966 et 1970, ces textes sont empreints de bonhomie, d'une philosophie souriante, un peu passéiste. Cela n'exclut pas l'émotion, et l'on trouvera ici les plus belles pages qu'il ait peut-être écrites sur sa mère.

On pourrait lire ce livre comme un art de vivre, de voyager, de se nourrir, de se faire des amis. Il s'achève sur un texte consacré aux parfums, qui est le dernier écrit par Giono, quelques semaines avant sa mort.

*nrf*



9 782070 713721



88-VI

A 71372

ISBN 2-07-071372-5